

## La Hongrie et l'opinion publique française en 1848

*L'opinion qu'un peuple forme d'un autre dépend non seulement des informations plus ou moins fidèles dont il dispose, mais ce sont également les souvenirs historiques, les idées et les sentiments qui entrent en jeu.<sup>1</sup>*

Cette définition de Pierre Renouvin correspond presque totalement au thème que nous allons développer, à savoir : d'une part, si l'on peut raisonnablement parler d'héritage en ce qui concerne les relations franco-hongroises, et cela à la lueur des témoignages dont on disposait en France à la veille des événements de février-mars 1848 ; ces mêmes témoignages nous permettent d'autre part de donner une idée de l'image, fidèle ou non, de la Hongrie qu'ils fournissent à l'opinion publique, et enfin la manière dont celle-ci les assimile.

Il est assez facile de constater que dès l'origine, cet échange ne saurait être équilibré ; en effet, on imagine plutôt mal comment la Hongrie, enclavée dans l'Empire d'Autriche, prisonnière de son système féodal, pourrait exercer un quelconque attrait sur la société française. A cette époque, le problème de la langue s'envisage sous un aspect quelque peu particulier, le hongrois étant finalement peu parlé, tout au moins au sein des catégories de la population susceptibles de mettre en oeuvre des relations culturelles. La haute noblesse hongroise utilise le latin, et l'allemand dans ses rapports avec Vienne, elle met très longtemps à comprendre qu'une politique d'indépendance nationale passe avant tout par un programme d'unification linguistique et ce n'est qu'en 1844 que la Diète rend obligatoire l'usage du hongrois dans l'administration ; cette tâche revient alors à une nouvelle frange de la population, la petite noblesse plus ou moins ruinée qui deviendra le ferment de la révolution.

On commence à mieux voir l'enjeu du débat quand on s'aperçoit que les partisans de cette révolution ont forgé leur conscience politique au sein même de la révolution française de 1789, ainsi qu'en assimilant l'expérience anglaise de monarchie parlementaire, à ce moment-là, seuls quelques exaltés envisagent une rupture avec Vienne.

L'influence française en Hongrie avant 1848 n'est pas uniquement politique, loin s'en faut, elle est en fait surtout culturelle, artistique.

A cet égard, l'époque romantique joue un rôle déterminant en faisant de la France et a fortiori de Paris une sorte de phare pour l'élite hongroise, la capitale devient alors une étape obligée pour tout intellectuel et un foyer d'attraction considérable pour la jeunesse romantique hongroise avide de bouleversements de tous ordres.

Cette séduction agit même au niveau économique et certains Hongrois n'hésitent pas à aller tenter leur chance à Paris.

Dans l'analyse de ce phénomène, le prestige de la langue française occupe une place importante, le français reste en 1848 une langue à vocation internationale,

elle est encore la langue de la diplomatie, et dans le monde intellectuel, sa pratique demeure un signe de reconnaissance.

Si donc l'héritage est important dans le sens Paris-Budapest, il est permis d'émettre des doutes quant à sa validité dans le sens inverse.

La Hongrie évoque peu de souvenirs historiques dans la mémoire française : le rempart constitué par la Hongrie face à la puissance ottomane ; l'appel de Rákóczi à Louis XIV ; la position du pays lors des guerres napoléoniennes. Voilà qui est plutôt maigre.

Il faut également considérer la place occupée par une certaine forme de snobisme intellectuel qui, à cette époque, érige la slavophilie au rang de phénomène de mode : c'est alors la Pologne qui est en "vedette" à Paris et qui personnifie à merveille la génération romantique.

Cependant, en dépit du fait que le monde slave constitue une entité plus importante que la Hongrie à tous les niveaux, un phénomène de mode n'explique pas tout et si les Hongrois ne jouissent pas des faveurs des salons, la faute ne leur en incombe pas forcément, tout dépendant, comme le soulignait justement P. Renouvin, de la fidélité de l'image reçue du pays.

Quand on entreprend de dresser une sorte d'inventaire des témoignages que le public de 1848 a à sa disposition pour apprendre à connaître la Hongrie ou du moins s'en faire une idée, on arrive très vite à bout d'arguments du fait de leur nombre fort restreint et des descriptions qu'ils contiennent, celles-ci laissant parfois l'historien pour le moins perplexe.

Notre but est de mettre en lumière les écrits les plus significatifs, à savoir ceux qui prétendent donner de ce pays une photographie la plus exacte possible et qui contribuent à le faire connaître au public français.

On pourra alors s'interroger sur leur validité et leur degré de responsabilité au regard des événements qui suivirent. Nous nous sommes donc limités à quatre ouvrages qui nous ont semblé les plus représentatifs, leurs auteurs ayant eu le mérite de se rendre sur place et de prendre très au sérieux leur tâche de "grand reporter", certains même prétendant faire oeuvre d'ethnographes.

Le premier document que nous avons choisi de présenter, par ailleurs le plus ancien et sans doute également le plus remarquable, est le *Mémoire sur la Hongrie et les lois rendues par la dernière Diète (1832-1836)*<sup>2</sup> envoyé à l'Ambassadeur de France à Vienne, en mai 1837, par le Baron de Langsdorff, chroniqueur attitré de la Revue des Deux Mondes.

Sa perception de la situation géopolitique de la Hongrie en 1837 est sans appel :

*La Hongrie est comme ces terres sur lesquelles les anciens géographes écrivaient: terra incognita. Rien n'y ressemble à rien, et comme rien n'y est logique et rationnel, la connaissance des principes, des bases premières, ne sert pas à grand chose pour arriver à celle des détails.*<sup>3</sup>

On constatera par la suite, toutes les fois que l'on aura affaire à des récits sur la Hongrie, que l'élément principal en est souvent une impression de dépaysement total par rapport aux valeurs de la société française.

Tout au long de sa remarquable étude, le Baron de Langsdorff dresse un tableau très clair de la situation interne du pays, et fait déjà apparaître toutes les contradictions dont souffrira plus tard la révolution. Si sa conclusion s'avère en fait inexacte, elle est néanmoins en accord parfait avec le reste de son analyse qui pouvait de toute façon difficilement prévoir l'explosion de 1848.

Le Baron de Langsdorff est extrêmement objectif et constate sans les juger les déséquilibres de la société hongroise et tout d'abord son caractère évident de féodalité qui, en donnant les pleins pouvoirs aux Magnats, freine considérablement l'apparition d'une bourgeoisie autochtone qui constituerait alors le soutien du jeune Parti Libéral. C'est en fait tout le contraire qui se produit, car les seuls éléments bourgeois que l'on retrouve en Hongrie sont en grande majorité de souche allemande et par là peu enclins à accepter des réformes qui pourraient nuire à leurs avantages commerciaux. L'autre élément est constitué par la communauté juive exclue de la vie politique.

A travers cette constatation, c'est la présence étrangère dans son ensemble que l'auteur condamne comme coupable de maintenir le pays dans le Moyen-Age; le rôle émancipateur revient alors essentiellement à la noblesse : si la petite noblesse, plus ou moins ruinée fournit le plus souvent le contenu idéologique d'une politique de réformes, puisé dans ses fréquents voyages en France ou en Angleterre, c'est la haute noblesse qui se doit d'apporter le capital et de faire pression sur l'Autriche.

Du point de vue du Baron de Langsdorff, l'homme qui caractérise le mieux ce syncrétisme est le Comte István Széchenyi : *Il s'est fait considérer et apprécier à l'étranger, on s'y est habitué à traiter le Comte Széchenyi comme une sorte de représentant officiel de la Hongrie.*<sup>4</sup>

L'auteur, qui ne se contente pas de dépeindre des choses vues, mais analyse véritablement la situation, donne une excellente et fidèle image de l'effervescence politique qui règne en Hongrie, bouillonnement encore accentué par la convocation de la Diète entre 1832 et 1836 qui, pour la première fois, sous la pression du Parti Libéral, va adopter un certain nombre de réformes qui feront en quelque sorte de Széchenyi le "père de la Hongrie moderne".

La mesure la plus importante (article 4) étant sans doute l'adoption du hongrois comme langue obligatoire dans l'administration en remplacement du latin. Cette décision constitue un enjeu énorme pour le pays et se présente, comme la première étape obligée vers une politique de plus en plus tendue vers les intérêts nationaux.

A propos, Langsdorff raconte un épisode qui a son importance pour la suite des événements : les journaux officiels allemands ne donnaient qu'une idée très succincte et peu accessible à la majorité de la population du contenu des débats de la Diète.

*Plusieurs députés ouvrirent une souscription et établirent à leurs frais dans la cour même des Etats une imprimerie lithographique qui reproduisit à quelques centaines d'exemplaires les discours tenus dans la Diète.*<sup>5</sup>

La direction, la formation et le recrutement des sténographes sont alors assurés par un jeune avocat : Lajos Kossuth ! En citant Kossuth presque par

hasard, Langsdorff donne en fait le premier témoignage en français sur cet homme dont la carrière politique ne fait que commencer.

*En résumant ce qui vient d'être dit et malgré cette fermentation générale sur laquelle il serait imprudent de fermer les yeux, je ne crois pas à une révolution en Hongrie. Toute l'histoire de ce pays est pleine d'agitations pareilles, lesquelles n'ont pas abouti.*<sup>6</sup>

En 1837, alors qu'il est vrai que le calme règne en Hongrie, cette conclusion était tout à fait valable : il est certain qu'en adoptant une position de recul, on mesure mieux sa portée. Le tableau que vient de faire le Baron de Langsdorff de la Hongrie la dépeint finalement comme sortant de siècles de féodalité et s'ouvrant à la modernité par l'intermédiaire de réformes sociales et politiques. Les extrémistes qui exigèrent plus tard la rupture avec Vienne ne sont pas encore apparus sur la scène, et l'auteur, prenant lui aussi du recul, pensera que la Hongrie a sans doute gâché sa chance de mutation et qu'elle ne saurait tarder à retomber dans la "barbarie orientale" dont elle est issue.

Cette dernière image est d'ailleurs à peu de choses près celle que l'on retrouve le plus fréquemment dans les trois autres documents que nous avons choisis, le point de départ commun se trouvant être l'héritage d'Attila et de ses hordes.

*Dix siècles ont passé sur ce peuple sans en effacer son caractère. Le Magyar d'aujourd'hui est le digne fils du barbare d'autrefois.*

*(...) La présence de cette race à part au milieu d'une ville civilisée (Pest), ce souvenir du IV<sup>e</sup> siècle encore vivant au XIX<sup>e</sup> forment un spectacle auquel les yeux et l'esprit s'habituent difficilement".*<sup>7</sup>

Là encore on retrouve la peinture de la féodalité et Edouard Thouvenel saisit parfaitement les composantes sociales du pays et aboutit finalement aux mêmes démonstrations que Langsdorff, à savoir l'absence totale d'une classe intermédiaire qui assurerait le rôle de vecteur de la modernité, cette tâche doit alors échoir à la noblesse.

*Les nobles hongrois, cependant ont un rôle magnifique à remplir : que par leurs soins, que sous leur direction, les paysans soient appelés à la vie civile, que l'instruction, soutenue par la morale religieuse, visite les campagnes, que, par leurs efforts, l'industrie et l'agriculture apportent aux travailleurs le bien-être et la richesse ; ils commanderont à des hommes dont les coeurs battront aux mots d'indépendance et de patrie. La nation hongroise ne sera plus en danger, car elle ne résidera point dans une seule caste, mais dans un peuple jeune, actif et courageux.*<sup>8</sup>

Même s'il faut ici débarrasser l'analyse de son ton paternaliste, il est néanmoins vrai que la solution résidait là et l'on constate donc qu'en plusieurs points, Thouvenel et Langsdorff se rejoignent et qu'ils contribuèrent vraiment à donner à l'opinion publique une image en grande partie fidèle de la Hongrie.

La vision d'Hippolyte Desprez<sup>9</sup>, à vrai dire essentiellement spécialiste des questions slaves ainsi que de la Roumanie, est sensiblement différente. En effet, sous couvert d'analyser la situation politique dès les prémices de la révolution, son but est en définitive de démontrer que le salut de la Hongrie est inséparable de l'association à l'autonomie des diverses nationalités présentes sur son sol et

qu'elle ne cesse d'opprimer, toute obnubilée qu'elle est par sa souveraineté et démesurément gonflée d'orgueil.

*Je ne me dissimulais pas combien la réconciliation des peuples de Hongrie présentait d'obstacles. Je ne pouvais surtout pas m'empêcher de trembler pour l'avenir des Magyars. (...) Réduite à la décrépitude par le latinisme et le germanisme, (la nationalité hongroise) avait repris une physionomie nouvelle avec le sentiment de sa personnalité. (...) En un mot, pour que l'individualité de la race magyare pût disparaître, il fallait que cette race fût brisée une seconde fois sur les champs de bataille et tenue en sujétion par une main puissante. (...) J'aimais cependant à penser que l'aveuglement des Magyars n'était pas incurable.*

*(...) Non, une voie leur reste ouverte, une voie qui ne les portera point sans doute à cette grandeur rêvée dans la foi de la jeunesse, mais qui les conduira à une condition encore honorable et à un rôle digne d'un peuple libre.<sup>10</sup>*

Néanmoins, cette définition de la nation hongroise est sujette à modifications, l'image que donne l'ouvrage de Desprez est en effet légèrement déformée et suppose, pour être pleinement appréciée, que le lecteur connaisse à fond non seulement la situation de la Hongrie, mais également celle des Croates, Roumains etc, ce qui était très loin d'être le cas au sein de l'opinion française.

Cette réflexion prend encore plus de poids quand on aborde l'ouvrage de la Baronne Blaze de Bury<sup>11</sup>, celle-ci qui, comme beaucoup d'autres dames du XIX<sup>e</sup> siècle, fut prise de la fièvre du voyage, nous propose un récit extrêmement détaillé de ce qu'elle fut amenée à observer durant son séjour en Hongrie et en conclusion, précise qu'elle fut elle-même le témoin des scènes décrites et que l'ensemble de sa narration est tout à fait véridique, ses informations émanant des meilleures sources.

Tout ceci suffit largement à mettre l'historien sur ses gardes et cette précaution s'avère judicieuse quand on réalise que Mme la Baronne, sans doute éprise d'exotisme et recherchant les émotions fortes, a souvent confondu la visite du pays, si étranger soit-il, avec celle d'un parc zoologique.

*Du reste, cette promptitude à l'enthousiasme provient en général de la très-légère distinction que fait le Madjar (sic) entre le bien et le mal ; il ne reconnaît guère ce que l'on appelle les "principes fixes", et son idée de moralité et d'honnêteté diffère entièrement de celle que les autres pays reconnaissent.<sup>12</sup>*

Si l'on poursuit courageusement la lecture, l'image que donne alors Mme Blaze de Bury des Hongrois se résume en un tableau caricatural d'une tribu de barbares dont la devise serait "ni dieu, ni maître", qui ne reconnaîtrait que la force et qui de surcroît, serait profondément convaincue de sa supériorité.

*Le Madjar, tel qu'il existait avant les guerres de ces deux dernières années, était une anomalie dans la civilisation européenne ; un vrai contre-sens, curieux si vous voulez, mais aussi dépaysé au milieu de tout ce qui l'entourait de toute part, que le serait l'Empereur de la Chine au milieu des "docks" de Londres. Quel sera le sort définitif de cette étrange race ? Lutteront-ils encore ? Ou bien, pareils à leurs ancêtres les Huns, leur dernière bataille a-t-elle été livrée et sont-ils destinés à s'éteindre ? Qui le dira ? Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que la race madjare résiste à la civilisation et ne se laisse modifier par aucun élément nouveau.<sup>13</sup>*

L'auteur, après mûre réflexion, a donc conclu qu'il ne saurait être raisonnable de rencontrer des sauvages au cœur de l'Europe, leur présence ne s'expliquerait donc pas, il s'agit sans doute d'un accident de l'Histoire.

Une telle description d'un pays et de ses habitants, qui emprunte tant à l'exotisme, à l'extraordinaire, frappe d'autant plus les esprits qu'ils ne disposent de presque aucun point de comparaison, et l'on voit alors le genre de préjugés qui peuvent circuler dans l'opinion publique et il est à ce moment-là très difficile de faire entendre la voix de la raison.

Cette tâche ardue fut précisément celle que s'assigna sa vie durant, Auguste de Gérando<sup>14</sup> : "le plus ancien expert de la Hongrie"<sup>15</sup>, qui joua tout au long des années précédant la révolution et également pendant celle-ci, un rôle considérable. Partisan infatigable de la cause hongroise qu'il avait épousée, dans tous les sens du terme par son union avec Emma Teleki en 1840.

Son activité débordante allait de la publication de brochures à la traduction d'auteurs hongrois, en passant par les discours et les nombreuses rencontres avec les hommes d'Etat français et étrangers.

Ce fut essentiellement lui qui contribua à dresser de la Hongrie le tableau d'une nation jeune, en devenir, dont la conscience politique s'éveille et qui est avide d'une nouvelle donne sociale, moderne, au diapason des autres nations d'Europe, cette Europe dont elle se veut une des entités essentielles, le continent ne pouvant se passer de cet espace central, cette Mitteleuropa sans laquelle il serait complètement déséquilibré.

Auguste de Gérando fit partie de ces hommes, Français et Hongrois, qui, à Paris, tentèrent de donner de la Hongrie une image fidèle, positive, mais sans complaisance, et de sensibiliser l'opinion publique française.

On peut effectivement se demander s'il y avait à Paris une forte population hongroise et quelle place elle prit dans cet enjeu.

Bien entendu, l'émigration hongroise vers la Capitale ne peut se comparer, ni en nombre, ni du point de vue de la tradition, ni même en influence, avec l'émigration polonaise ou allemande ; mais elle se répandit néanmoins et resta peu cloisonnée. En février 1848, on peut évaluer cette population à quelques centaines<sup>16</sup>, celle-ci, sans être vraiment organisée, dispose toutefois d'un lieu de réunion, le Café du Danemark, situé dans l'hôtel du même nom, rue Saint Honoré.

Son action la plus marquante fut sans conteste la visite rendue à Lamartine, à l'Hôtel de Ville, le 15 mars 1848 et que L. Sipos raconte avec force détails, reproduisant le fameux discours de Lamartine, qui augurait déjà de la suite des événements et dont l'Ambassadeur d'Autriche à Paris, le Comte Apponyi, avait parfaitement saisi la portée comme le démontre sa lettre du 17 mars adressée à Metternich :

*M. Lamartine s'est borné à leur adresser un discours assez insignifiant et de simple politesse (...) Toute cette manifestation a passé comme inaperçue et est tombée plutôt dans le ridicule.*<sup>17</sup>

Tout le problème des relations franco-hongroises réside dans le fait, certes regrettable mais conforme à la logique, que la Hongrie ne représentait au fond

rien pour la France, aucune véritable tradition historique ne reliait ces deux pays, la distance et la langue jouant également un rôle déterminant. Le Comte Teleki, chargé de défendre les intérêts du nouveau gouvernement hongrois à Paris, en est d'ailleurs parfaitement conscient : *Nem voltunk olyan érték a világ szemében, amely értékének sérelmén fellázodt volna minden jobb érzés.*<sup>18</sup>

C'est pourquoi, quand le 15 mars 1848, la révolution éclate à Pest, l'opinion que pouvaient en avoir les hommes d'Etat et les diplomates français s'est trouvée profondément marquée par les éléments dont nous avons fait mention. Alors qu'inversement, du côté du nouveau Gouvernement hongrois, la rupture avec Vienne semble de plus en plus inéluctable, les dirigeants entreprennent de faire le compte des soutiens potentiels existant en dehors de leurs frontières ; c'est dans ce cadre que va s'amorcer un dialogue franco-hongrois.

*Environnée d'ennemis, la Hongrie ne doit pas, au-delà de ses frontières, rencontrer que des indifférents. Une nation ne saurait rester isolée : en se séparant de la grande famille européenne, elle se destinerait à une mort précoce : car on ne vit pas sans alliances.*<sup>19</sup>

Certes, et la Hongrie va s'employer à consolider son crédit à l'étranger, mais elle ne se résout à adopter cette tactique qu'en dernier ressort, au lieu de s'être inquiétée dès le début des événements de la présence d'éventuels soutiens ; une fois de plus le Gouvernement hongrois est victime des illusions du Printemps des Peuples et croit sans doute à une certaine solidarité des révolutionnaires, mais en septembre 1848, il est beaucoup trop tard, et le Printemps des Peuples est bel et bien enterré.

Mais si l'on en croit le témoignage de Ferenc Pulszky, le premier pas aurait été fait par la France et plus précisément par le Gouvernement provisoire et cela toujours dans une optique assez idéaliste et généreuse de rapprochement des peuples.

*Lamartine beschäftigte sich als Präsident der provisorischen Regierung auch mit äusserer Politik und schickte, trotzdem dass Bastide Minister des Äusseren war, geheime Agenten in die verschiedenen Länder Europas, um durch sie die Stimmung der Völker kennen zu lernen, während die Gesandten bloss über jene der Höfe referierten. Nach Ungarn und dem Orient sendte er Dr. Mandel, der ungarischer Abstammung und ein ausgezeichnete Arzt war seit Jahren in Paris wohnte und als Theaterarzt mit den literarischen Kreisen in Verbindung stand.-) Deák nicht daran glaubte, dass er ein französischer Agent sei. (...) Kossuth hat mit ihm offen und vertraulich gesprochen, dass er ihm von der bösen Absichten der Wiener Regierung, von der Intrigen des Hofes und von unserem Vertrauen zur französischen Republik Erwähnung getan.*<sup>20</sup>

Pulszky dit également avoir rencontré ce Dr. Mandel. Les écrits de Deák et de Kossuth ne le mentionnent nulle part et la légation française à Vienne ne fut apparemment jamais informée de la venue de ce personnage car aucun papier, officiel ou secret, n'en fait état, ce qui aurait dû être le cas, quand bien même sa mission n'eût été qu'officieuse. Par ailleurs, les laissez-passer pour se rendre en Hongrie s'obtenaient au sein de cette ambassade.

Nous laisserons donc le Dr. Mandel, pour nous intéresser de plus près à d'autres acteurs, dont l'existence au moins ne fait aucun doute.

En effet, à cette période, à savoir aux alentours des mois de juin et juillet 1848, eurent lieu deux autres types d'échanges entre la France et la Hongrie.

Le premier se déroule à Vienne et l'on y retrouve alors Ferenc Pulszky en tant que Secrétaire de la Chancellerie hongroise où il seconde Esterházy, ministre des Affaires Etrangères, qui multiplie les déplacements à Innsbruck, et de l'autre côté, un secrétaire de la légation française, resté sur place avec Alexis de Gabriac, Bernays.

Leurs fréquentes rencontres, qui se poursuivent jusqu'au mois de septembre 1848, sont attestés tant par Pulszky lui-même que par les rapports de Bernays.

*Le Sous-secrétaire d'Etat à la Chancellerie de Hongrie me communique chaque mot qui se dit et s'écrit sur les affaires de Hongrie.*<sup>21</sup>

Le Sous-secrétaire d'Etat en question est beaucoup plus prolix sur ses relations avec le diplomate français, en effet, il s'efforça auprès de lui de faire le plus de propagande possible en faveur de la Hongrie et a tout intérêt à montrer qu'il y parvient.

*Bernays, ein Beamter der französischen Botschaft, war häufig unser Gast, denn er wohnte in der Nachbarschaft und verfolgte die Wiener Ereignisse mit gleicher Aufmerksamkeit wie ich.*<sup>22</sup>

Tout au long de cet été, Bernays et Pulszky ne se quittent pas, prennent tous leurs repas ensemble et ont des discussions au sujet de l'avenir de l'Europe, au cours desquelles il leur est arrivé d'évoquer la création d'une entité danubienne indépendante ; mais Bernays garde ses propos pour son usage personnel et nous ne possédons aucun rapport de sa part concernant la Hongrie.

L'autre rencontre à laquelle nous allons maintenant nous attacher donne des résultats nettement plus intéressants quant à l'analyse de notre question ; elle se déroule à Paris et met en présence László Szalay, délégué hongrois au Parlement de Francfort et Auguste de Gérando.

Le premier arrive à Paris le 23 juin 1848, alors que l'insurrection ouvrière commence ; le moins que l'on puisse dire est que le moment est plutôt mal choisi pour plaider la cause de la Hongrie.

Il va tout d'abord se tourner vers les hommes susceptibles de lui être favorables et de pouvoir intercéder en sa faveur auprès du Gouvernement ; et c'est donc tout naturellement vers Gérando, dont Bernays écrivait : *S'il y a un Français qui comprend cette question dans toute sa plénitude, c'est M. Gérando*, que Szalay se dirigea.

Gérando déploie alors une énergie considérable pour faire entendre les arguments du Gouvernement hongrois, il obtient à plusieurs reprises des entretiens avec le ministère des Affaires Etrangères, Jules Bastide, dont il rend compte à Szalay : le but étant de convaincre le ministre de la nécessité de créer un contact permanent et direct avec la Hongrie.

Plusieurs lettres et témoignages démontrent qu'à ce moment précis, Gérando espérait obtenir la charge d'une mission diplomatique en Hongrie, persuadé que le Gouvernement français établira un consulat dans la capitale hongroise.

Entre temps, Szalay est reparti en Hongrie, mais continue de prendre connaissance régulièrement des multiples correspondances de Gérando : ce dernier apprend bientôt par des rumeurs que le Gouvernement hongrois vient de décider l'envoi à Paris d'un représentant permanent.

C'est par une dépêche de La Cour que nous pouvons vérifier cette information.

*Le Comte Batthyány, Premier Ministre du royaume de Hongrie est venu à Vienne pour faire auprès de l'Empereur et du Gouvernement impérial un dernier effort afin de prévenir, s'il est encore possible, la chute du gouvernement à la tête duquel il est placé et la révolution non moins imminente qui menace de changer une fois de plus la situation politique de son pays, a fait exprimer le désir d'avoir avec moi un entretien dont je dois vous rendre compte.*

*(...) M. de Batthyány m'a demandé alors si le Gouvernement de la République française serait disposé à seconder les efforts que la Hongrie faisait pour assurer son indépendance, si le Cabinet français ne jugerait pas à propos de reconnaître par conséquent l'existence de la Hongrie comme Etat indépendant et d'agir auprès du Gouvernement autrichien par voie de conseil et de persuasion, ou par des représentations officielles pour protéger cette indépendance (...) Il finit en m'annonçant que le Ministère hongrois avait choisi le Comte Teleki, membre de la Chambre des Députés, pour aller nouer les premières relations entre la Hongrie et le Gouvernement de la République. Le Comte Teleki part en effet ce soir pour Paris, cet envoyé occupe une position importante comme chef du parti qui représente les opinions politiques les plus avancées dans la Chambre des Représentants de la Hongrie. Il s'est signalé depuis longtemps par l'opposition énergique qu'il a faite à la politique du Gouvernement autrichien et à ses adhérents au sein de la Diète hongroise. Orateur fécond et chaleureux comme le sont beaucoup de ses compatriotes, esprit actif, passionné par l'indépendance de sa nation et la suprématie de sa race, ses discours portent la vive empreinte de ses sentiments qu'il emploie tous ses efforts à propager.<sup>23</sup>*

On comprend facilement l'importance capitale de ce document, d'autant plus qu'il est accompagné d'une autre lettre, signée de Batthyány et adressée au ministère des Affaires Etrangères, annonçant la déléation du Comte Teleki.

Exceptée la visite faite par Esterházy à La Cour, le 30 juillet 1848, cette rencontre entre Batthyány et le Chargé d'affaires français est le premier acte véritable des relations franco-hongroises à cette époque.

Bien entendu, La Cour ne fait aucune réponse précise à Batthyány quant à une éventuelle aide française, il adopte une prudente position position d'attente, en insistant sur le fait que seul le Gouvernement français peut prendre une décision en la matière.

En ce qui concerne László Teleki lui-même, on dispose de l'opinion de La Cour, que l'on peut compléter avec celle de Pulszky qui était l'un de ses proches, ce qui ne fut pas le cas du Chargé d'affaires français, qui ne le rencontra jamais.

L'échec de sa mission et de la révolution hongroise en général s'explique par le poids des enjeux de politique extérieure, les opinions publiques ne jouant pas encore en 1848 le rôle considérable que nous leur connaissons aujourd'hui.

## Notes

1. P. Renouvin : Journal of modern history. Vol. 38 N°1, 1966. Cité dans Kovács : Szabadságharcunk és a francia közvélemény, Budapest 1976.
2. Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Mémoires et Documents Autriche, Vol. 51, pp. 147 - 182.
3. *ibid.*, p. 147.
4. *ibid.*, p. 155.
5. *ibid.*, p. 180.
6. *ibid.*, p. 182.
7. E. Thouvenel : La Hongrie et la Valachie. Paris, 1840. p. 39.
8. *ibid.*, p. 75.
9. H. Desprez : Les peuples de l'Autriche et de la Turquie. Paris 1850, 2 tomes, pp. 268 et 360.
10. *ibid.*, p. 87.
11. Baronne de Blaze de Bury : Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne pendant les événements de 1848 et 1849. Paris 1851, p. 402.
12. *ibid.*, pp. 321-322.
13. *ibid.*, pp. 324-325.
14. P. Rubin : Francia Barátunk, Auguste de Gérando. Budapest, 1982, p. 179. Sur la vie et l'oeuvre de Gérando, je renvoie à la thèse, que ma collègue Christine Adrianenssen lui a consacré sous la direction du prof. Moritz Cszáky (Vienne).
15. E. Birke : Frankreich und Ostmitteleuropa. Köln-Graz, 1960, p. 527.
16. L. Sipos : Les Hongrois de Paris devant Lamartine. In : Nouvelle Revue de Hongrie. Paris, juillet 1934, pp. 195-198.
17. Sipos, op. cité pp. 197-198./
18. Cité dans Kovács : Szabadságharcunk és a francia közvélemény, p. 13.
19. László Teleki : La Hongrie aux peuples civilisés. Paris, 1848. p. 1
20. Ferenc Pulszky : Meine Zeit, mein Leben. Pressburg-Leipzig 1881. Tome 2.
21. Lettre de Bernays à Bastide, 13 septembre 1848, Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Correspondance Politique Autriche, vol. 436, p.227.
22. Pulszky, op. cité p. 123.
23. Dépêche N° 57, La Cour à Bastide, 4 septembre 1848. AAE CP Autriche, vol. 436, p. 173.